

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 62-71, BERG. 49-51
Après minuit : GUT. 59-59

Directeur :

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An 18 fr. 6 Mois 9 fr. 3 Mois 4 fr. 50 1 MOIS 1 fr. 50

Au nord de Verdun, la bataille a continué avec une intensité croissante; le bombardement, ininterrompu, s'est étendu sur un front de 40 kilomètres.

Lettres du Front La Guerre en papier

Charles Humbert a fait rire toute la France en publiant, dans le *Journal*, un monument de sottise bureaucratique qui montre quel temps se perd à l'arrière lorsque l'on doit répondre à la moindre question. On pourrait calculer le nombre d'heures de travail d'officiers brevetés, de plançons, de scribes, de motocyclistes, de postiers qu'a coûté un pareil ramas d'appréciations, de coups de cachet, d'interrogations nouvelles... Le total doit approcher de 140 heures. Et cela montre aussi à quelle besogne sont employés tant d'officiers d'état-major qui seraient si utiles dans la troupe.

Je voudrais montrer aujourd'hui quel est le résultat pour nous, officiers de l'avant, officiers de troupe, de ce déluge croissant de papiers, qui nous prend notre temps, supprime et juggle toute initiative et finalement aboutit à un gâchis auprès duquel celui du sous-secrétaire de l'aviation n'est que de la très petite bière.

Que l'on imagine le souterrain étroit d'un commandant de compagnie à Massiges ou en Woëvre, dans les endroits les plus tragiques de cette guerre, les Eparges, le Four-de-Paris, la route de Lille. Une sappe à deux entrées, à deux, quatre ou six mètres sous terre, une planche comme table, quelques caisses de torpilles comme escabeau, un hamac, le téléphone, un brasero, le dossier des consignes... cinq, huit ou dix gouttières. Deux bougies constamment allumées. Et là dedans un téléphoniste qui travaille : « Allo !... Central !... Allo !... Oui, la communication est coupée avec M. — Allo ! Ah ! nom de nom ! Mon capitaine, encore coupé avec la 3^e l... etc... » Puis des agents de liaison : « Le lieutenant Untel fait dire que la sappe 11 a été bouchée au nord par un 150. Il demande des sacs à terre. » Ou bien : « L'adjudant Mathieu fait dire que le caporal Z... a le petit doigt arraché par une grenade. » Ou bien : « Le commandant va venir par le boyau M. Il a dit qu'il serait chez vous dans cinq minutes. » Et comme cela pendant 24 heures par jour.

Le commandant de compagnie a ses soucis. Le petit poste de droite est en train de s'ébouler. Ordre à donner. — Il y a eu six évacués ce matin. Qu'est-ce que cela veut dire ? Y aurait-il une épidémie ? Téléphonage avec le docteur. — Le sergent René n'obtient pas un rendement suffisant de sa demi-section. Faut-il le semoncer, le punir ou le caser ? — La 13^e escouade n'a plus que trois hommes valides. Il faut équilibrer provisoirement les escouades de la 4^e section. — Combien touchera-t-on de matériel aujourd'hui ? Combien de rondins, de sacs à terre, de bois de sappe, de fagotins ? Comment les distribuer ?... Au total une centaine de problèmes à résoudre chaque jour. Des ordres à donner en conséquence. Deux ou trois heures quotidiennes d'inspection minutieuse des tranchées, abris, boyaux, défenses accessoires pour savoir quels ordres donner et se rendre compte de l'exécution des ordres de la veille. Un bon commandant de compagnie veut tout voir par lui-même. C'est comme cela qu'on l'écoute, qu'il se fait obéir et que sa compagnie représente une réelle unité, un organisme de guerre.

Par là-dessus — et c'est ici que la chinoiserie commence — au lieu d'être inspectés par des chefs conscients et responsables, au lieu de voir chaque jour au moins un officier d'état-major, qui s'enquerrait de nos besoins, nous interrogerait sur l'état du secteur, l'étudierait lui-même avec soin, se rendrait compte des difficultés que nous avons à surmonter, de ce qui est possible, de ce qui ne l'est pas, de l'ordre d'urgence des travaux, de l'état de santé de nos hommes, de nos sentiments, de notre façon de voir les choses et les gens... nous sommes soumis à un régime de paperasserie qui nous transforme quasiment en comptables pour maisons de fous.

Combien de paires de chaussettes indispensables ? Combien de nécessaires ? Combien d'utiles ? (1)
Etat des hommes ayant travaillé dans les mines. (Cet état m'a été demandé 9 fois en 27 jours.)
Etat des brodequins détériorés. (Je fournis une liste de 42 paires de brodequins à changer. J'en reçois 20, ou bien 61.)

Combien de minen tombés dans votre secteur entre 12 heures et 12 heures ? (Comme si l'on enregistrait ça chaque fois qu'on vous en balance sur la figure !) Points de chute ? (Oui, points de chute. Et l'officier d'état-major se figure que je vais faire tuer un homme pour voir où tombent les minen !)
Nombre d'obus ? Calibres ? (Oui, calibres ! Comme si le monsieur qui entend un 150 éclater à 25 mètres allait noler ça sur un calepin. Non, vrai ! Il rentre dans son trou, il bourre sa pipe, et, à chaque éclatement, on l'entend qui grogne. Mais, si vous lui demandez si c'était du 130 autrichien ou du 117, du 150, du 105, du 240, du 77 ou du 64...) Et toujours points de chute !
Nombre de fusées brûlées pendant la nuit.

Nombre de cartouches tirées. (Chez moi, c'est bien simple, on ne tire pas. Mais les gens qui tirent tout le temps, ah ! ça doit bien les distraire de compter les douilles...)
Demandes de matériel. (Ça c'est le plus drôle. On ne reçoit jamais ce que l'on demande. On reçoit toujours autre chose, et en quantité inversement proportionnelle aux demandes.)
Etat des pères de quatre enfants ;
Etat des pères de trois enfants ;
Etat des hommes n'ayant pas encore été en permission ;
Etat des hommes par classes ;
Etat des bûcherons ;
Etat des hommes ne recevant pas de cadeaux.

Je pourrais continuer ainsi pendant dix pages. Il faut chaque jour fournir une trentaine de ces paperasses. De quoi satisfaire une légion de bureaucrates et émasculer trois mille hommes d'action.

Vous vous demandez peut-être comment nous trouvons le temps de répondre à toute cette paperasserie, absorbés que nous sommes par des soucis d'ordre militaire. C'est bien simple : nous répondons par-dessous la jambe. Et nous ne pouvons faire autrement.

Qu'arriverait-il, en effet, si nous voulions répondre avec précision ?
Supposons par exemple, que le questionnaire sur les chaussettes nous arrive, nous prescrivions aussitôt une revue de chaussettes à nos quatre chefs de section. Ceux-ci feraient déchausser leurs hommes, se feraient présenter les chaussettes restées dans les sacs et sur les pieds des hommes. (Si pendant ce temps-là les Boches arrivaient, la tranchée serait prise... Mais qu'est-ce qu'une tranchée de plus ou de moins au prix d'une paperasse bien faite ?) Chaque chef de section m'enverrait un complet rendu par un agent de liaison. Avec ces quatre comptes-rendus mon sergent-major établirait un bel état, que je signerais et enverrais à mon chef de bataillon. Résultat pour la compagnie : une heure de travail gaspillée. Et comme ceci se multiplie à l'infini, suppression définitive de tout travail de terrassement et de sappe. En quinze jours mes tranchées seraient toutes par terre.

Je ne suis tout de même pas assez criminel, ni assez naïf pour me laisser manœuvrer ainsi par les jocrisses de toutes les directions de l'arrière. Je suis un soldat. Je coupe et je tranche. J'ai pris des mesures rapides pour qu'on me laisse la paix.
A chaque demande d'état, le sergent-major me présente, en même temps que la demande, le cadre tout tracé de la réponse. Et je dicte un chiffre, au petit bonheur. Si ça colle, tant mieux. Si ça ne colle pas, je m'en moque.
Et c'est comme ça sur toute la ligne, depuis Belfort jusqu'à l'Yser.

Sortirions-nous jamais de cette paperasse ? Il faudrait pour cela des ordres féroces donnés à tous les degrés de la hiérarchie.
Les officiers de troupe ne demandent qu'à se battre. Mais bon sang ! qu'on ne les enlève pas dans la paperasse !
La guerre se faisait jadis en dentelles. Nous avons remplacé le nonchalant élégant par la paralysie bureaucratique. Cette inertie sénile ne vaut pas mieux que le scepticisme. Elle encourage la paresse de certains états-majors, la routine des bureaucrates, et elle nous rebute plus qu'on ne pourra jamais le dire.

Capitaine Z.

La Bataille de Verdun

L'ATTAQUE ALLEMANDE REDOUBLE DE VIOLENCE

Les Communiqués

15 heures.

En Artois, nous avons repris quelques éléments de tranchées dans le bois de Givency.
Dans la région au nord de Verdun, le bombardement ennemi, énergiquement contre-battu par nous, a continué au cours de la nuit.
Les actions d'infanterie se sont développées sur un front d'ensemble de quinze kilomètres environ.
La lutte se poursuit avec violence depuis la rive droite de la Meuse jusqu'au sud-est d'Herbebois. Nous avons évacué le village d'Haumont, dont nous tenons les abords, après un combat acharné où nos troupes ont infligé à l'ennemi des pertes très élevées. A l'est de ce point, une contre-attaque nous a permis de reprendre la majeure partie du bois des Caures, situé dans le saillant occupé hier par l'ennemi au nord de Beaumont.
Une forte attaque allemande dirigée sur Herbebois a été arrêtée net par nos firs de barrage.
Au dire des prisonniers, certaines unités allemandes ont été complètement détruites au cours de ces actions.
Duel d'artillerie lent et continu dans la région de Hautes-Charières et de Fromezey.
En Lorraine, dans la région de Nomeny, notre artillerie s'est montrée assez active. Une reconnaissance ennemie au nord de Letricourt n'a pu aborder nos lignes.

23 heures.

En Belgique, un tir de démolition de notre artillerie a ouvert plusieurs brèches dans les tranchées allemandes en face de Steenstraete.
Au nord de l'Aisne, nos batteries ont bouleversé les organisations ennemies du plateau de Vauchery.
Dans la région au nord de Verdun, l'attaque allemande se dessine ainsi qu'il avait été prévu comme une action très importante préparée avec des moyens puissants. La bataille a continué aujourd'hui avec une intensité croissante et a été énergiquement soutenue par nos troupes qui ont fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement élevées. Le bombardement ininterrompu d'obus de gros calibres auquel notre artillerie a répondu avec une égale violence s'est étendu sur un front de près de quarante kilomètres, depuis Malancourt jusqu'à la région en face d'Elain.
Les actions d'infanterie allemande à très gros effectifs comprenant des troupes de sept corps d'armée différents se sont succédé au cours de la journée entre Brabant-sur-Meuse et Ornes.

Au débouché du village de Haumont, l'ennemi n'a pu, malgré ses efforts, nous déloger de nos positions.
Dans le bois des Caures, dont nous tenons la plus grande partie, nos contre-attaques ont enravé les offensives ennemies.
A l'est du bois des Caures, les Allemands ont pu pénétrer dans le bois de La Wavrille à la suite d'une série d'attaques sanglantes.
Au nord d'Ornes, les assauts de l'ennemi sur notre ligne de l'Herbebois ont été arrêtés par nos contre-attaques.
Pas d'action d'infanterie sur la rive gauche de la Meuse ni entre Ornes et Fromezey.
En Alsace, hier, en fin de journée, l'ennemi a attaqué nos positions au sud-est du bois de Carspach (sud-ouest d'Altkirch). Une contre-attaque immédiate l'a rejeté de la plus grande partie des éléments avancés où il avait pris pied.

A 13 kilomètres en aval de Verdun, le village de Brabant-sur-Meuse marque, sur la rive droite de cette rivière, le point extrême de nos positions au nord de la ville.
Partant de ce point, nos tranchées suivent pendant 12 kilomètres, jusqu'à Ornes, la direction ouest-est. Le tracé s'infléchit ensuite vers le sud-est, atteint Fromezey, à 3 kilomètres à l'ouest d'Elain, puis tourne brusquement au sud.

Entre Brabant et Ornes, la région est supérieure. Sa personnalité n'a rien de cassant, et il est assez habile homme pour faire endosser à des comparaisons ce que son activité sournoise pourrait offrir d'odieux pour le pays qui lui donne l'hospitalité. M. Wilson sera fâché avec toute l'Allemagne avant d'être fâché avec cet Allemand-là.

Il faut savoir les lire

« Les Etats-Unis ne veulent plus connaître le comte Bernstorff. Ils traiteront avec Berlin par dessus sa tête. Le secrétaire d'Etat, M. Lansing, dit que la situation est aussi critique qu'au lendemain du *Lusitania*. »
Hum ! qui dit cela ? La presse américaine. Méfions-nous ! Elle n'en sait peut-être pas plus long que nous.
Le comte Bernstorff, type de l'ambassadeur cordial, a le *shake hand* facile et égalitaire ; il est très yankee. Chaque fois qu'il apporte une communication désagréable, il s'excuse d'agir par ordre

tourmentée, boisée, propice à l'attaque, à laquelle elle offre des cheminements abrités ; quoique assez élevée, elle est commandée, du côté de l'ennemi, à 4 kilomètres, — excellente distance d'artillerie, — par une ligne de hauteurs qui l'enserrent en demi-cercle. Ces hauteurs commencent à la Meuse, au-dessus de Sivry, surplombent la Woëvre du côté de Romagne-sous-les-Côtes, et se terminent près d'Ornes par deux pitons, appelés les jumelles d'Ornes.
Quant au pays entre Ornes et Fromezey, c'est la Woëvre, où les grands mouvements de troupes sont difficiles en cette saison.
Depuis longtemps, certains indices permettaient de prévoir une attaque prochaine des Allemands du côté de Verdun ; on s'étonnait même qu'elle tardât tant, au risque de perdre le bénéfice de la surprise.

Enfin, au cours des journées des 20 et 21 février, tout ce que l'ennemi possède d'artillerie au nord de la place, aussi bien sur la rive gauche de la Meuse que sur la rive droite, entre en action.
Le bombardement est formidable. Nous ripostons ; malgré cela, les Allemands lancent leur infanterie le 21 au soir.
Celle-ci prend d'abord comme objectif un saillant de notre ligne, le bois des Caures, qui est justement au centre. Elle y pénètre, nos fantassins ayant été obligés d'abandonner leurs tranchées bouleversées ; mais, arrivée devant nos tranchées de doublement, elle fléchit.
Le 22, elle reprend l'attaque, cette fois sur un front plus étendu, c'est-à-dire de Brabant à Ornes. Nous perdons le bois d'Haumont, à l'est de Brabant ; cependant, nous tenons ferme dans ce dernier village et dans le bois d'Herbebois, au nord d'Ornes.

Toute la nuit du 22 au 23, la grosse artillerie continue à faire rage. Au jour, l'attaque d'infanterie reprend furieuse.
Cette fois, c'est une vraie bataille. La lutte d'artillerie s'étend sur un front de 40 kilomètres, de Malancourt jusqu'à Fromezey. Celle d'infanterie reste néanmoins circonscrite, pour le moment, sur le même front que la veille ; mais, sur ce front de 15 kilomètres, sept corps d'armée ennemis sont entrés en ligne.
En fin de journée, la situation est la suivante :

Nous continuons à tenir nos points d'appui des ailes, Brabant à gauche, le bois d'Herbebois à droite, malgré la vigueur des attaques ennemies sur ce dernier point.
Au centre, nous avons dû évacuer Haumont, à l'ouest du bois des Caures, mais nous empêchons l'ennemi d'en déboucher.
Par contre, nous avons repris la presque totalité du bois des Caures.
L'attaque ennemie restera-t-elle limitée dans cette région ? ou bien l'incendie s'allumera-t-il sur une plus grande étendue ?
Nos ennemis qui doivent déjà compter leurs pertes — des unités entières sont, paraît-il, complètement anéanties — sont-ils décidés à d'autres sacrifices ? L'avenir nous l'apprendra.

La seule chose qu'il soit possible de dire aujourd'hui, c'est qu'entre la ligne attaquée et Verdun s'étendent 15 kilomètres de terrain, où les retranchements se sont accumulés depuis dix-huit mois, sur une série de positions de repli.
Et cela nous permet d'attendre avec calme l'issue de la lutte.

Général Verraux

onze ans. Ou bien c'est le président actuel qui, trouvant l'ambassadeur russe trop grand seigneur, traite directement avec Petrograd les questions juives.

Par assimilation, les journaux américains peuvent très bien avoir lancé une rupture Wilson-Bernstorff, comme ils lançaient il y a quinze jours un rapprochement avec Berlin, pour servir à leurs lecteurs une *story* sensationnelle. Leur public n'avale ces *stories* que sous bénéfice d'inventaire. La presse européenne, quand elle les enregistre sans y ajouter le point d'interrogation qui est tacitement sous-entendu, commet un contresens, comme quand elle ne voit pas le point d'ironie qui accompagne les extravagantes interviews des personnages célèbres débarquant à New-York, et à qui quatre-vingts reporters vont demander en pleine mer leur avis sur l'électrocution ou sur les caleçons de dentelles (interview de M. Pierre Loti). Ces quatre-vingts reporters se moquent de leur grand homme, tout simplement. Les échotiers diplomatiques sont d'autres pinces-sans-rire.

Le journaliste américain est un homme très intelligent, qui a entre vingt et vingt-cinq ans. A trente ans, on n'écrit plus dans les journaux, on se met dans les affaires. Mais jusque-là, on est très gai.

Maurice de Waleffe

Les Boches de Paris

Le jubilé du Kaiser

C'était avant la guerre occasion de liesse pour les Boches du monde entier. A Paris, ils s'y livraient sans vergogne et l'*Œuvre* hebdomadaire a décrit le spectacle écoeurant qu'un soir de juin 1914, un mois avant la guerre, on pouvait contempler dans une maison des boulevards, alors bien allemande, au moins par sa clientèle, mais qui, depuis, est, paraît-il, parfaitement anglaise.

Le jubilé de 1913 dut donner lieu à semblables beuveries. Mais il provoqua aussi une manifestation qui, pour être moins bruyante, n'en était que plus dangereuse.
Un certain nombre de Boches notoires, dès avril 1913, eurent la délicate pensée d'offrir leur obole à leur patrie, et voici en quels termes ils firent appel à la bourse de tous les autres Boches de Paris :

Il est conforme aux désirs de notre kaiser que le jubilé de son règne ne soit pas célébré en fêtes bruyantes (*sic*), mais, au contraire, que le sentiment patriotique allemand se manifeste par des œuvres d'une utilité générale.

Pour permettre, aussi, aux Allemands de Paris de traduire par des actes cette noble pensée du kaiser, les soussignés proposent de prendre part, chacun selon ses moyens et ses préférences, à une collecte extraordinaire au profit des organisations d'utilité générale allemandes existantes, ou projetées dans Paris.

Les donateurs sont priés d'indiquer, à côté de leur souscription, l'organisation ou les organisations à qui ils destinent leur obole. Si nulle indication n'est donnée, il sera entendu que leur don est destiné à être réparti équitablement.

Le total des souscriptions sera offert à S. M. par l'intermédiaire de l'Ambassade Impériale avec prière d'en déterminer l'emploi en tenant compte des vœux indiqués par les souscripteurs.

Chacun des soussignés est disposé à recevoir les souscriptions.

- Et voici maintenant les noms de ces excellents patriotes germains :
- H. Andree, 8, cité Paradis ; L. Bessels, 18, rue Théodule-Ribot ; Kommerzienrat Blanck, 156, rue de la Pompe ; W. Drescher, 9, place des Ternes ; O. Dusendtschon, 1, avenue Montaigne ; Fraulein Ehmisen, 3, rue Yvon-Villarcieu ; A. Geissler, 60, avenue du Bois de Boulogne ; Ch. Göbel, 30, rue des Petites-Ecuries ; O. Goosens, 29, avenue Hoche ; Graf von Graeben, 6, Rond-Point des Champs-Élysées ; Kommerzienrat Grub, 13, rue Lafayette ; R. Hahn, 51, rue de Châteaudun ; Pfarrer Helmig, 27, rue Fondary ; A. Hoffmann, 6, place Vendôme ; generalkonsul von Jecklin, 123, rue de Lille ; A. Jung, 7 ter, cour des Petites-Ecuries, et 11, rue d'Abbeville ; Max Kahn, 85, rue Ampère ; Frau Marie Kahres, 6, avenue Trudaine ; P. et B. Kaumanns, 3 bis, cité d'Hauteville ; P. Knur, 8, cité Rougemont ; Pastor Krause, 28, rue des Vignes ; Frei Frau, v. d. Lancken-Wakenitz, 18, rue de la Ville-l'Évêque ; H. Luckhaus, 21, boulevard d'Ormesson, Enghien ; G. Mewius, 18, rue Spontini,

et 17, rue Saint-Marc ; Dr Max Nordau, 8, rue Jenner ; Fraulein Pflucker, 8, rue de Villejust ; A. Ramme, 42, boulevard de Magenta ; Ch. Schaaff, 8, rue de Belloy ; Fraulein Scharpf, 45, rue Vanneau ; Dr Schober, 29, rue de Berlin ; Dr Schauer, 96, boulevard Hausmann ; R. Schurmann, 2, rue de l'Echelle ; O. Spuhr, 95, boulevard Richard-Lenoir ; Pastor Streng, 25, rue Blanche ; Hofrat Thielemann, 78, rue de Lille ; von Butlar, pare Séchamp, Montmorency ; Reuter Wahl, 91, avenue de Choisy ; H. Walter, 50, rue de Châteaudun ; Dr Wieland, 49, rue de Trévise ; Pastor Zinsser, 93, rue de Crimée ; Julius Loeb, 79, rue Lafayette.

L'ambassadeur d'Allemagne von Schoen ne manqua pas de témoigner sa vive gratitude et en voici l'expression :

Je salue avec une joie véritable la pensée d'une souscription pour des intentions d'un intérêt commun à l'occasion du jubilé de S. M. le kaiser, et suis convaincu que, cette fois encore, comme tant de fois déjà, le vrai patriotisme et le sentiment de solidarité des Allemands se manifesteront, malgré la dureté des temps, de façon éclatante.

Je me chargerai volontiers de soumettre à S. M. le kaiser le montant de la souscription et les intentions exprimées quant à son emploi et je suis bien certain que l'offre touchera le cœur de S. M. de façon particulièrement agréable.

A quelles œuvres allaient ces souscriptions ? La liste de « foyers » qui suivent montre qu'il s'agissait surtout de foyers d'espionnage savamment organisés sous le couvert du vieux « Gott ».

1. Foyer de la vieillesse ;
2. Foyer du Travail ;
3. Foyer des institutrices et gouvernantes protestantes ;
4. Paroisse d'évangélisation ;
5. Paroisses évangéliques ;
6. Association de femmes ;
7. Société de secours ;
8. Foyer des institutrices et gouvernantes catholiques ;
9. Union des gouvernantes catholiques ;
10. Mission catholique de Marie avec foyer de Marie ;
11. Mission catholique de Sainte-Elisabeth et foyer de Sainte-Anne ;
12. Foyer des servantes ;
13. Ecole allemande ;
14. Union des institutrices allemandes en France.

Et, pour finir, veut-on savoir le plus curieux de cette histoire ?

Un des signataires de l'appel que nous avons reproduit, un de ces Boches frénétiques qui n'oubliaient pas, en France, qu'il faut toujours et partout servir l'Allemagne, un de ces organisateurs de l'espionnage de nos ennemis, EST TOUJOURS A PARIS.

C'est M. G. Mewius, domicilié en 1913, 18, rue Spontini, et ayant alors 17, rue Saint-Marc, des bureaux où il était l'agent de toutes les compagnies allemandes d'assurances maritimes. Ces bureaux sont fermés et un séquestre a été désigné. Mais le séquestre se promène toujours ici et vous et moi avons pu le couder. En juillet dernier, il a démenagé pour aller demeurer 7, rue Marbeau, où il est toujours.

Si d'autres continuent notre campagne contre les « Boches de Paris », nous ne l'abandonnerons pas et nous demandons à qui de droit pourquoi ce Boche est toujours là.

Il est très bon de dénoncer dans le Métro et les tramways la présence possible d'« oreilles ennemies ». Il serait plus expédient de les éloigner ; sinon, ce sont quelques Français qui se chargeraient d'aller les tirer.

INVENTEURS prenez garde à vous !

Le 18 décembre 1915, la Chambre votait une loi de circonstance, qui est à la veille d'être soumise à la ratification du Sénat, relativement aux inventions intéressant la défense nationale.

Nous avons donc juste le temps d'en parler avant qu'il soit trop tard. Et il faut qu'on en parle, ne fût-ce que pour signaler aux pères conscrits certaines conséquences injustes et désastreuses que les députés n'ont pas su ou n'ont pas voulu prévoir.

Sans doute, à s'en tenir aux intentions dont elle s'inspire, cette loi défie toute critique. Malheureusement, dans la pratique — et il n'y a que la pratique qui compte — les intentions se volatilisent. Par le fait, le but poursuivi est double.

Tout d'abord, on institue l'expropriation pour cause d'utilité publique, au profit de l'Etat, et moyennant indemnité, de toutes les inventions intéressant la défense nationale. Rien de plus légitime (inutile d'expliquer pourquoi), et, sauf quelques réserves au sujet de la procédure, personne n'y saurait trouver à redire.

Mais il n'en va plus de même avec la seconde disposition, malgré que le principe en soit également irréprochable. Il ne s'agit, en effet, de rien moins que d'interdire absolument, sous menace de peines sévères qui frappent l'espionnage, la divulgation de toute invention intéressant la défense nationale, fût-ce sous la forme de la demande, de la prise ou du dépôt d'un brevet à l'étranger.

Que les raisons qui ont suggéré aux promoteurs de la loi cette prohibition draconienne (limitée, d'ailleurs, à la durée de la guerre) soient excellentes et péremptoires, cela n'est pas douteux. Mais voyons quelles répercussions inattendues peuvent, si l'on n'y prend garde, s'ensuivre.

Aucune définition précise n'étant don-

née du mot « étranger », force est bien de conclure qu'un Français qui prendrait un brevet pour une invention de ce genre en Angleterre, en Russie, en Italie, ou qui, même après un refus plus ou moins justifié du gouvernement français (il y a des exemples fameux), l'offrirait à l'un quelconque des gouvernements alliés, s'exposerait, même si son œuvre devait avancer l'heure de la victoire, à être considéré comme un traître et « salé » en conséquence. C'est peut-être jouer gros jeu, car il en résultera que les chercheurs les plus qualifiés préféreront, par excès de prudence, arrêter les frais, et que le génie inventif sera tari dans sa source.

Et comme, parmi les inventions intéressant la défense nationale, la loi énumère expressément toutes celles qui concernent la marine ou la navigation, l'aérostation ou l'aviation, l'armement, l'artillerie ou le génie militaire, la téléphonie ou la téléphonie, les poudres et les explosifs, l'on voit jusqu'où nous pouvons aller. Un nouveau procédé pour la fabrication de l'acier, par exemple, ou pour la distillation des matières carbonées, un nouveau système de panification, un modèle inédit de chaussure, un médicament souverain contre la dysenterie, etc., etc., pourront tomber sous le coup de la loi et mener leur auteur, s'il n'est pas muet comme la tombe, devant le conseil de guerre.

Il faut pourtant bien, me direz-vous, assurer le secret de tout ce qui touche de près ou de loin, à la sécurité du pays. Qui le nie ? Mais il y a la manière...

Ne serait-ce pas l'occasion ou jamais d'appeler la Censure, qui jugerait chaque espèce, à la rescousse ? Pourquoi l'inventeur désireux d'exploiter son invention à l'étranger, soit parce que son pays n'en a pas voulu, soit parce qu'elle répond à un besoin qui n'existe, par exemple, qu'en Russie, pourquoi l'inventeur, dis-je, ne serait-il pas appelé à soumettre ses plans et documents à une commission compétente spéciale qui déciderait s'il y a lieu de les arrêter au passage ou de les laisser sortir ? De cette façon, tous les intérêts seraient sauvegardés, comme tous les droits ; on ne casserait pas les ailes au génie, et le salut de la patrie ne risquerait pas d'être mis en péril.

C'est à cette solution, d'ailleurs, que nos amis les Anglais, dont le patriotisme n'est pas apparemment moins ombrageux que le nôtre, se sont ralliés le 18 octobre 1915.

Il est tout de même curieux que notre Censure, qui s'en donne à cœur joie dans des domaines où elle n'a que faire, ne songe pas à intervenir sur le seul terrain où elle pourrait rendre de réels services.

Nonobstant, la France reste toujours le pays d'élection de la logique et du bon sens.

Emile Gautier

HORS D'ŒUVRE EN PEAU DE RAT

Voici, enfin, un député qui a servi à quelque chose.

Ce député s'appelle M. Mauger. Il est allé sur le front, comme délégué d'une commission parlementaire. Il a défilé parmi les poilus, dont les uns ont dit, d'un air indifférent : « Ah ! un civil ! » et les autres, d'un air excité : « Oh ! un député ! »... Et puis, pour l'amuser, on a organisé en son honneur une grande chasse au rat, de telle façon qu'il eût quelque chose à raconter au Palais-Bourbon, à son retour.

Après la battue, qui causa aux rats des pertes importantes, M. Mauger contempla d'un air pensif les cadavres étendus à ses pieds.

— Qu'est-ce que vous allez en faire, maintenant ? demanda-t-il.

— Nous couperons les queues et nous les porterons à l'officier gestionnaire spécialement chargé d'en faire collection ; il nous paiera 0,05 de prime par queue de rat... Quant aux corps, nous leur donnerons une sépulture décente.

M. Mauger n'insista pas. Mais lorsqu'il fut rentré à Paris, il envoya au général Franchet d'Espèrey, commandant le secteur où il a été accueilli, une recette pour le tannage et la préparation rapide des peaux de rats, recette dont il est lui-même l'inventeur.

Ainsi, grâce à M. Mauger, nos poilus, fatigués de ciseler des baques d'aluminium, vont pouvoir renouveler leurs décalques et la nature des cadeaux qu'ils envoient à leurs mairaines. Celles-ci recevront des porte-monnaie et des porte-cartes en peau de rat ; celles qui n'ont pas de préjugés pourront même porter des gants de rat fabriqués dans les tranchées.

Il faut espérer que les fabricants n'oublieront pas M. Mauger, créateur de l'industrie ratière, et qu'ils lui offriront un portefeuille en cuir de rat le jour où il sera devenu titulaire d'un petit département ministériel sans importance, comme le Commerce ou l'Agriculture.

Et pourquoi pas ? Il y a tant de députés qui sont devenus ministres sans jamais avoir rien inventé.

ZETTE

« N'insistons pas »...

Un de nos confrères, à propos de la crise des transports, signale l'envoi prochain de 800 prisonniers allemands au Havre dans le but d'activer le déchargement des bateaux en souffrance.

Il ajoute que ces prisonniers ne sont pas arrivés encore, « car il faut leur assurer un logement convenable », et que ces Boches sont payés par le commerce havrais au tarif syndical, absolument

comme les ouvriers habituels du port : 6 francs par jour, plus les plus-values spéciales qui élèvent parfois le salaire journalier à 7 ou 8 francs.

« Combien de braves gens voudraient actuellement trouver un salaire de 6 fr. par jour ! » ajoute notre confrère, qui conclut ainsi :

« N'insistons pas davantage et passons à... »

Nous nous faisons pourtant un devoir d'insister. L'œuvre, en temps de paix, a assez souvent signalé les scandales de la main-d'œuvre étrangère libre, pour trouver aujourd'hui extravagante, paradoxale, inouïe la concurrence faite par des Boches captifs à nos ouvriers français.

C'est bien la peine d'avoir fait la guerre pendant dix-huit mois pour payer la main-d'œuvre allemande au prix de 8 francs par jour.

Croyez-vous qu'à la paix ces prisonniers boches consentiront à rentrer chez eux ?

Un comble

Une infirmière de la Croix-Rouge entre chez un marchand de cartes postales de la rue de Rivoli et lui demande des cartes illustrées représentant des sujets patriotiques : elle veut les offrir à ses blessés.

— Nous avons *Le Rêve*, de Detaille, en couleurs, répond le marchand.

L'infirmière en achète quelques exemplaires au prix de 25 centimes pièce, rentre à son ambulance et distribue les cartes aux blessés.

— Oh ! madame ! fait l'un de ceux-ci avec consternation.

Et, du doigt, il souligne cette mention imprimée au-dessous de la reproduction du *Rêve*, de Detaille :

Dresden, Made in Germany.

Atrocités françaises

Le comte Pejachevich, ministre hongrois sans portefeuille, avait commis l'imprudence de se promener en France au début d'août 1914. Il fut interné à Kerloys, puis à Carnac. Et le gouvernement français trouva l'occasion de faire un très bon marché le jour où le gouvernement autrichien proposa l'échange du comte Pejachevich contre cinq officiers supérieurs français.

Le magnat hongrois est rentré à Budapest. Et il vient de faire aux journaux de son pays le récit de sa longue captivité.

Le principal grief qu'il ait rapporté contre la France et qui revient à chaque instant dans son réquisitoire, est le suivant : « Un jour, il a été obligé, lui, comte Pejachevich, de balayer lui-même sa chambre. »

Et il se demande quelle indemnité il pourra bien nous demander, lors du règlement de la paix, en compensation de cette atrocité.

Nous pouvons lui donner une base d'appréciation : à Paris, pour le balayage, les femmes de ménage sont payées sur le pied de 10 sous l'heure.

Le lieutenant-colonel Illisible

Depuis quelque temps, un grand nombre d'ordres du jour du G. Q. G. se présentent sous la forme suivante :

GRAND QUARTIER GÉNÉRAL
DES ARMÉES DE L'EST Au G. Q. G., le.....
Etat-Major Ordre n° ... (Extrait)
Bureau du Personnel

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

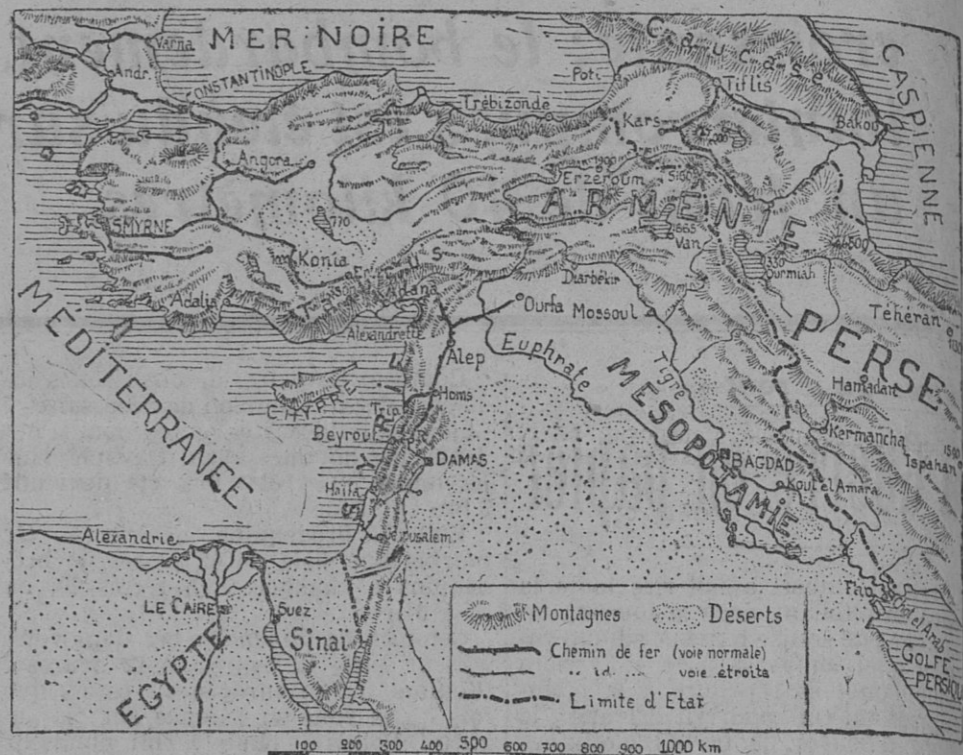
.....

.....

.....

Réalités géographiques

LE COUP SUR L'ÉGYPTÉ



Continuons à peser les chances de réussite des coups tentés sur l'échiquier oriental.

Les Allemands persistent à agiter la menace de l'Égypte, en annonçant la concentration de corps d'armée à Konia et en Syrie. Que le lecteur veuille bien revoir notre carte.

Konia est à 1.000 mètres d'altitude, au bord d'une de ces plaines intérieures de l'Asie-Mineure où le vent soulève la neige en hiver, où les eaux de rares pluies se perdent dans les lacs salés ; territoires de parcours semblables aux hauts plateaux algériens, avec des oasis de cultures au pied des montagnes. Le chemin de fer venant de Constantinople ou de Smyrne y arrive après un parcours très accidenté de plus de 1.000 kilomètres et, prolongé jusqu'à Eregli (E. sur notre carte), s'arrête devant le Taurus. En attendant le percement des tunnels à travers cette barrière de 3.000 mètres de haut, qui ne sera probablement pas fini avant la guerre, on se sert d'une bonne route descendant à Adana, où reprend la voie ferrée. Imaginez une armée moderne franchissant les Pyrénées centrales sans chemin de fer...

D'Adana à Alep, encore 400 kilomètres de rails et nous abordons le réseau des voies ferrées syriennes, que la carte nous montre continu presque jusqu'à la frontière égyptienne.

Ce que les Allemands ont fait de ce côté est réellement étonnant. Dès le début de la guerre, avant même la rupture avec la Turquie, ils mettaient la main complètement sur les chemins de fer, pour la plupart construits et exploités par nous. Avec les rails arrachés aux lignes Damas-Mézérib et Haïfa-Jérusalem, ils construisaient rapidement la ligne de la Palestine occidentale poussée jusqu'à Berseba. Tout le blé du Hauran était réquisitionné et emmagasiné dans la citadelle de Damas. Les conduites d'eau du Liban étaient enlevées et transportées dans le désert. Autour des vieux puits de Berseba, où se rassemblaient depuis plusieurs milliers d'années les caravanes, où Abraham et Jacob abreuvaient leurs troupeaux, s'élevaient de grands réservoirs bétonnés alimentés par des pompes puissantes, des baraquements et des ateliers. Une route d'auto, en attendant un chemin de fer, était poussée vers le sud.

Tous ces préparatifs n'étaient pas encore achevés quand a eu lieu la première expédition qui atteignit le canal de Suez en février 1915, avec deux pièces de 150. Ils ont été continués depuis. Jamais il n'a été déployé plus d'énergie et de méthode pour exécuter une entreprise en apparence plus folle.

On a beau faire, les distances existent toujours et les obstacles naturels ne sont pas supprimés.

Comme je montre notre carte, le réseau ferré syrien est à voie étroite (1 m. 05) à partir de la ligne Beyrouth-Damas. Qu'on imagine nos chemins de fer départementaux des Alpes ou du Massif central transportant des corps d'armée, de l'artillerie lourde et d'immenses convois de munitions et de vivres, voilà ce qui devrait être réalisé pour amener à pied d'œuvre une grande expédition contre l'Égypte. Les pentes ravines par lesquelles la ligne de Haïfa franchit le fossé du Jourdain, les rampes de la ligne du Hedjaz, où s'essouffent les locomotives et où déraillent souvent les trains de bétail, doivent se retrouver sur la nouvelle ligne de Berseba, si habilement construite.

Ce réseau imparfait est de plus très long, tout en crochets et culs-de-sac. Il a été créé en vue de la pénétration de la côte vers les grandes villes de l'intérieur situées à la lisière du désert : Alep, Homs, Bagdad, non pour la circulation du nord au sud. On compte d'Alep à Berseba 900 kilomètres.

Au total, c'est 2.500 kilomètres à franchir par rails de Constantinople au sud de la Syrie, avec une interruption au Taurus et un transbordement forcé à Rayac (R. de notre carte). Reste encore jusqu'à Suez 250 kilomètres de désert.

Les points d'eau n'y font pas complètement défaut. Tout un réseau d'ouadi descendant du massif montagneux du Sinaï étale ses larges lits de sables hu-

mides jusqu'au printemps. Mais ce qui suffit aux caravanes ne saurait contenir des corps d'armée. Pour passer, il faut une préparation, si minutieuse soit-elle, ne sert de rien si l'on ne choisit pas la saison favorable. Elle est bien près d'être passée.

À partir de mars, la chaleur et la sécheresse augmentent rapidement. Le thermomètre monte à 40° et 50° et la réverbération sur les dunes fauves ou les rochers calcaires blanchâtres est insupportable. Un vent brûlant soulève des tempêtes de sable. Les points d'eau s'épuisent pour la plupart. Chaque semaine qui s'écoule rend moins vraisemblable la réalisation de la menace sur l'Égypte.

Quand on a mesuré les distances, l'insuffisance des moyens de transport et la valeur de l'obstacle du désert, il est difficile d'échapper à l'impression que l'effort demandé est, dans les conditions actuelles, au-dessus des forces de nos ennemis. Le moins qu'il exigerait pour réussir serait une liberté de mouvements complète. Or, Bagdad n'est pas dégagé, Erzeroum est pris et nous menaçons, à Salonique, l'origine même du long canal par où devaient arriver et s'alimenter les forces de la nouvelle armée d'Égypte.

Encore une fois, tout se tient sur l'échiquier oriental. L'échec à Suez est un coup raté.

François Lebon

Le Comité interparlementaire Franco-Britannique

Le Comité interparlementaire franco-britannique a tenu hier matin une nouvelle séance qui a été consacrée à l'examen des questions financières. Les rapports sur ces questions ont été développés ; pour la délégation britannique par M. Evelyn Cecil, président de la section des armements et finances, et pour la délégation française par les rapporteurs financiers MM. Jénouvrier et de Selves, sénateurs.

Dans sa séance de l'après-midi, le Comité s'est occupé des questions militaires.

Le major général sir Ivor Herbert, membre de la Chambre des Communes, pour la délégation anglaise, et M. Doumer, sénateur, rapporteur, pour la délégation française, ont traité la question des effectifs et des questions d'organisation.

MM. Evelyn Cecil, de la Chambre des Communes ; Lebrun, député, et Wardle, au dernier au nom du parti ouvrier anglais, ont étudié la question des munitions.

La séance du matin était présidée par M. Georges Leygues ; celle de l'après-midi par M. Franklin-Bouillon.

LE CHAMP D'HONNEUR

Garsonnin (Louis), sergent, pilote à l'école de M. F. 98 T. du corps expéditionnaire des Dardanelles : « Pilote de tout premier ordre qui joint à ses aptitudes professionnelles un courage à toute épreuve et un mépris absolu du danger. A atterri plusieurs fois les avions ennemis et a eu son appareil atteint par des projectiles au cours de missions de reconnaissance ou de bombardement. Deux fois cité à l'ordre. »

Industriels malhonnêtes

Trois industriels viennent d'être arrêtés à Elbeuf sous l'inculpation de détournements commis au préjudice de l'autorité militaire. Ce sont MM. Bollen, directeur d'une fabrique de draps, chargé d'importantes commandes pour le compte de l'Intendance ; Joseph Sauson, contremaître de Bollen, et Bernard Mommers, manufacturier.

Bollen procédait dans son usine à l'épilage des draps, c'est-à-dire qu'il les déposait dans des impuretés qu'ils contenaient. Il pouvait pour leur faire subir cette opération de grandes quantités de drap à destination de l'armée mais en détournait une notable partie à son profit.

Au cours d'une perquisition, le procureur de la République et le juge d'instruction découvrirent dans un réduit une soixantaine de balles de laine et ni Bollen ni son contremaître ne purent expliquer la présence d'un lot de laine aussi important dans cet endroit.

L'enquête aurait en outre établi que Bollen avait vendu de la laine au manufacturier Mommers, d'origine hollandaise, qui sera poursuivi pour complicité.

Les États-Unis et l'Allemagne

Londres, 23 février. — On mande de Washington au Morning Post :

On attache une grande importance au fait que le président Wilson a réuni les chefs des divers groupes politiques. On n'a pas de détails sur cette entrevue, mais on dit que le président les aurait mis au courant de la tension des relations avec l'Allemagne, leur demandant d'empêcher une discussion publique de la situation, afin d'éviter que grandisse encore l'irritation du pays.

Si une rupture se produisait, les démocrates et les républicains soutiendraient la politique présidentielle. Cependant, on refuse de croire que l'Allemagne s'alignerait de gaieté de cœur un neutre important.

Les diplomates germaniques

New-York, 23 février. — Tous les journaux donnent une place en vue aux dépêches de Washington fournissant des détails sur les dernières rumeurs relatives au renouvellement d'un ou deux diplomates étrangers dont l'activité était considérée comme incorrecte par M. Wilson. Hier, tous les journaux désignaient M. Bernstorff comme un de ces diplomates et assuraient que le principal sujet de mécontentement était que les ambassades allemandes avaient été créées par des communications mensongères à la presse. L'impression que le gouvernement américain avait décidé de changer les usages internationaux en reconnaissant les prétentions allemandes au sujet des bâtiments de commerce armés.

Aujourd'hui, les dépêches de Washington disent que cet incident n'est pas la seule raison du mécontentement du gouvernement américain. Une haute personnalité aurait fait cette déclaration significative : « Des gouvernements européens ne toléreraient pas les méthodes de publicité employées ici par les diplomates allemands. Depuis longtemps notamment, ils transmettent à la presse la substance des communications confidentielles du département de l'Etat. »

D'après le correspondant du New-York Times à Washington, il ne serait pas question de renvoyer les diplomates germaniques, mais il est indéniable que le mécontentement est viv dans les cercles officiels. Les dépêches de l'Associated Press confirment ces informations.

Autour de Salonique

Les préparatifs d'attaque

Athènes, 23 février. — Le nommé Nicoloff, déserteur bulgare du régiment du prince Cyrille, a affirmé que les Germano-Bulgares travaillent activement à la réfection de toutes les voies entre Vélva et Guevghehli, sous la direction d'ingénieurs allemands. Les troupes bulgares croient imminente une offensive générale contre Salonique.

Suivant le Paris, dans un village près d'Uskub, une rixe a éclaté entre Bulgares et Allemands parce que ces derniers avaient violé une jeune fille bulgare. Il y a eu une dizaine de morts.

Ce qu'on en pense à Athènes

Athènes, 23 février. — A propos des bruits d'offensive prochaine des Germano-Bulgares, la Paris dit : « Ces bruits émanent des milieux allemands à Athènes qui cherchent à atténuer l'impression produite par la visite du général Sarraïl. » Le journal ajoute qu'il n'existe pas plus de 120.000 Germano-Bulgares qui souffrent d'une façon générale du manque de communications.

L'ouverture du tunnel de Demir-Capou présentant des difficultés, les Allemands réparent le pont d'Oudovo et construisent une voie ferrée directe vers Guevghehli, le long de la rive droite du Vardar.

On remarque depuis quelques jours une activité à l'aérodrome allemand établi à Xanthi.

EN ALBANIE

La prise de Bérat démentie

Corfoù, 23 février. — D'après des renseignements de bonne source, c'est à tort que l'on a annoncé la prise de Bérat par des forces régulières bulgares. Il est exact toutefois que quelques bandes de comitadjis albanais et bulgares aient pu pénétrer dans la ville par surprise. Ils en ont été chassés ensuite par les troupes d'Essad dont le drapeau flotte actuellement sur la ville. Les Bulgares ne paraissent pas avoir détaché du lac d'Okrida des forces sérieuses pour les envoyer dans la direction de Bérat.

EN ROUMANIE

L'achat des blés

Bucarest, 20 février. — M. Filipesco part ce soir pour Petrograd ; il ira ensuite à Londres et à Paris.

Le bureau britannique engage un personnel spécial pour la surveillance, le contrôle et l'exécution de son contrat d'achat de 80.000 wagons de blé.

Bucarest, 23 février. — MM. Filipesco et Take Joneco ont été reçus en audience par le roi. Ces réceptions sont très commentées ici.

La révolution en Chine

Shanghai, 22 février. — Le mouvement antimonarchiste grandit dans le Yunnan. Les révolutionnaires comptent avoir bientôt une armée de cent mille hommes. Ils manquent actuellement d'argent et de munitions, mais ils espèrent en tirer prochainement du Sze-Tchouan, qu'ils croient devoir bientôt prendre leur parti, ainsi que le Kouang-Si et le Kouang-Toung. Le Kwei-Tchéou s'est déjà déclaré pour eux. Le Yunnan n'est pas xénophobe, mais éprouve du ressentiment contre le Japon, la Russie et la Grande-Bretagne qui, après avoir protesté contre la monarchie, blâment le mouvement antimonarchiste du Yunnan.

Les Italiens repoussent une attaque

Communiqué italien

Rome, 23 février. — On signale des actions efficaces de notre artillerie dans les hautes vallées du Cordevole, du Boite et du Viadente.

Dans la zone du Monte-Nero, dans la matinée du 22 février, après une intense préparation d'artillerie et le lancement de bombes, nos adversaires, en force, ont fait irruption contre nos positions du Mrzli.

Repoussés le long de presque tout le front d'attaque, ils n'ont réussi à pénétrer que dans une petite partie de notre ligne, vers l'aile droite.

Une contre-attaque vigoureuse immédiate, soutenue par l'artillerie, les a rejetés ensuite complètement de la tranchée occupée.

Sur le Carso, activité habituelle des deux artilleries.

Signé : CADORNA.

La retraite des Turcs continue

Communiqué russe

Pétrograd, 23 février. — Front occidental. — Plusieurs avions allemands ont volé au-dessus des régions de Riga, de Friedrichstadt et de Jacobstadt et ont jeté des bombes.

Dans la région d'Iskul, les Allemands exécutent des tirs violents.

Deux zeppelins ont survolé la position de Dvinsk.

Près d'Illuxt, on signale des tirs actifs d'artillerie de part et d'autre. Les Allemands ont jeté des mines de fort calibre.

Pendant la nuit, l'ennemi a bombardé violemment nos lignes à l'ouest du lac Svenien et son feu s'est étendu vers le sud jusqu'au lac d'Isen.

Front du Caucase. — Notre poursuite des Turcs continue.

Le tsar à la Douma

Pétrograd, 23 février. — Avant l'ouverture de la séance de la Douma, l'empereur a adressé aux membres de cette assemblée les paroles suivantes :

« J'ai eu la joie d'adresser avec vous à Dieu des actions de grâce, pour la victoire glorieuse que donna à notre chère Russie notre vaillante armée du Caucase. »

« Je suis heureux de me trouver parmi vous, au milieu de mon peuple, dont vous êtes ici les représentants. »

« J'invoque la bénédiction de Dieu sur vos travaux, surtout à une époque aussi pénible. »

« Je crois fermement que vous tous et chacun de vous introduirez dans votre travail, dont vous êtes responsables devant la patrie et devant moi, toute votre expérience, toute votre connaissance des conditions locales et tout votre amour chaleureux pour votre pays, vous laissant exclusivement guider dans vos travaux par cet amour qui vous aidera toujours et vous servira d'étoile conductrice dans l'accomplissement de votre devoir vis-à-vis de votre patrie et de moi. »

« De tout mon cœur, je souhaite à la Douma d'Empire des travaux féconds et un succès complet. »

Répondant à l'empereur, le président de la Douma, M. Rodzianko, a prononcé le discours suivant :

« Majesté, »

« Profondément et joyeusement émus, nous avons écouté vos paroles significatives. Nous sommes remplis de joie de voir notre tsar parmi nous. En cette époque pénible, vous avez raffermi aujourd'hui cette union avec votre peuple, qui nous montre le chemin de la victoire. »

C'est la première fois depuis la fondation du Parlement russe que l'empereur se rend à la Douma.

LES ATROCITÉS ALLEMANDES

Une réponse belge

Rome, 23 février. — Il semble probable que les autorités belges publieront incessamment un Livre gris en réponse au Livre blanc allemand, dans lequel le cabinet de Berlin a tenté de se disculper des atrocités commises en Belgique.

Les autorités civiles belges, dont le témoignage eût été précieux, ayant dû abandonner le pays devant l'invasion, il sera fait appel surtout, dans le Livre gris, au témoignage des autorités ecclésiastiques qui ont assisté à toutes les horreurs commises par les hordes germaniques.

Dans la Méditerranée

L'organisation des flottes alliées

Londres, 23 février. — Chambre des Communes.

Répondant à une question, le premier lord de l'Amirauté déclare :

« Il est inutile de détailler l'organisation navale en Méditerranée, mais je puis dire que le commandement en chef est entre les mains de l'amiral français Dartige de Fournet, le commandement de l'Adriatique entre les mains du duc des Abruzzes, et que les autres commandements locaux sont assignés à des commandants navals anglais. »

« Les meilleures indications que l'on puisse fournir de la tâche accomplie par les flottes alliées en Méditerranée sont : le transport, couvert de succès, de grandes forces militaires vers Salonique, l'évacuation sans encombre des Dardanelles et — la dernière, mais non la moindre — le transport de l'armée serbe de l'Albanie, résultat principalement dû à l'habileté et à l'énergie déployées par la flotte italienne. »

Navires danois arrêtés par les Allemands

Genève, 22 février. — Selon la Gazette de Francfort, un torpilleur allemand a arrêté avant-hier, dans le Cattegat, le vapeur danois Bergenous, allant à Liverpool ; un autre navire de guerre allemand a arrêté le vapeur danois Bandon se rendant au Siam. Les deux vapeurs ont été ramenés à Swinemunde.

Les saisies effectuées par la flotte allemande de quatre navires danois dans les eaux du Cattegat provoquent de vifs commentaires. D'après une note officielle parue hier soir, il s'agirait seulement d'expériences ayant pour objet de vérifier l'efficacité de la surveillance maritime allemande dans les détroits.

On s'étonne de ces opérations qui ne s'appuient sur aucune maison de nécessité militaire, de même que l'on s'étonne du passage d'un hydravion au-dessus de la capitale danoise. On y voit une manifestation de politique d'intimidation exercée déjà à diverses reprises par l'empire contre le Danemark.

La presse annonce également que les trois vapeurs danois détenus à Dantzig vont être relâchés, leur prise n'ayant pas été reconnue valable.

La prise d'Erzeroum

Une opinion allemande

Amsterdam, 23 février. — Le major Morahl, dans le Berliner Tageblatt reconnaît l'habileté stratégique du grand-duc Nicolas, ainsi que l'importance stratégique et politique d'Erzeroum, qui est le seul camp retranché d'un important district.

Le major se plaint amèrement que les Turcs n'aient parlé que de pertes russes avant la prise d'Erzeroum, alors que les communiqués russes étaient véridiques.

Il reproche aux Turcs de n'avoir pas souligné moi des opérations qui avaient lieu autour d'Erzeroum. « Cependant, dit-il, l'Allemagne qui a partie liée avec la Turquie est en droit de connaître la vérité. »

Le major Morahl estime que l'immédiate conséquence politique de la victoire russe sera une insurrection de toute l'Arménie turque.

Comment on écrit l'histoire

Genève, 23 février. — Le communiqué officiel du gouvernement turc relatif à la prise d'Erzeroum dit que, pour des raisons militaires, l'armée turque s'est retirée sans pertes dans des positions situées à l'ouest d'Erzeroum, après avoir détruit les positions à 15 kilomètres à l'est de la ville ainsi que 50 vieux canons qui ne pouvaient pas être emportés.

Le communiqué turc ajoute qu'Erzeroum n'était pas une forteresse, mais une ville ouverte, les forts situés aux alentours n'avaient aucune valeur militaire et c'est pour cela qu'on n'a pas songé à tenir la ville.

La situation en Turquie

Genève, 23 février. — On mande de Constantinople que l'opposition, dont le chef est Achmed Rizza bey, fait tous ses efforts pour réunir le Sénat la semaine prochaine, afin de pouvoir attaquer le gouvernement à cause des modifications apportées à la Constitution.

On s'attend à une séance très mouvementée.

L'affaire des colonels suisses

Berne, 22 février. — Dans le second rapport de l'Assemblée Fédérale sur les mesures propres à assurer la sécurité du pays et le maintien de sa neutralité, le Conseil fédéral insiste, à propos des manquements de deux officiers de l'état-major, sur le fait qu'il avait tenu à éviter même l'apparence de vouloir, par des discussions parlementaires, exercer sur le tribunal militaire une pression quelconque. C'est pourquoi, il avait écarté la requête du parti socialiste demandant la convocation immédiate des Chambres et la nomination d'une commission parlementaire. Mais l'émotion soulevée par les incidents des colonels a montré au Conseil fédéral qu'une discussion parlementaire aussi prompte que possible contribuerait à calmer une effervescence dangereuse et contribuerait à lui faire savoir s'il jouit toujours de la confiance indispensable pour remplir sa lourde tâche.

Le Conseil fédéral a examiné ensuite les différents postulats qui lui ont été soumis par la députation vaudoise. Il s'est opposé à la limitation des pleins pouvoirs et a prié les Chambres de n'y rien changer ; sinon la situation du Conseil fédéral risquerait d'être affaiblie au dehors comme au dedans au moment où la confiance illimitée dans le gouvernement est nécessaire pour le bien de l'Etat.

Le Conseil a examiné également la question de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil. Il a conclu en repoussant énergiquement l'idée que l'état-major et l'armée puissent être subordonnés au département militaire et qu'on puisse se passer du général ; cette manière de voir, conclut le Conseil fédéral, témoigne d'une complète méconnaissance de la situation réelle. Les Propos Vaudois annoncent que le colonel de Sprecher de Bernegg, chef d'état-major général de l'armée suisse, est malade. Le colonel Audéout, de Genève, le remplace dans sa besogne et bientôt lui succédera officiellement et définitivement.

La crise économique en Allemagne

Amsterdam, 22 février. — Le Berliner Tageblatt se plaint de la distribution des bons de beurre ne soit pas faite équitablement.

« La situation à Berlin, dit-il, est insupportable, il faudrait que les fournitures de beurre fussent mieux réparties à travers l'Empire. La rareté du beurre provient de l'abâtage exagéré des vaches l'an passé. »

Le 21 février, les porteurs berlinois de bons de pain, qui croyaient toucher 125 grammes de beurre sur présentation du bon de pain, sont retournés les mains vides.

L'affaire de l'« Appam »

Londres, 23 février. — On mande de New-York, au Daily Telegraph :

« Il se confirme que le département d'Etat décidera que l'Appam est une prise allemande, mais qu'on ne peut pas transformer un port américain en refuge permanent, et qu'il doit, en conséquence, quitter les eaux américaines. »

« Le département d'Etat ne veut pas admettre la thèse allemande, d'après laquelle l'Appam resterait en Amérique jusqu'à la fin de la guerre, moment où il serait décidé de son sort. »

« Le lieutenant Berg a menacé de couler l'Appam plutôt que de le rendre à ses légitimes propriétaires ; c'est à la suite de cette menace que deux huissiers ont été placés à bord pour surveiller le navire, au mâchuel on a cloué la requête des armateurs en revendiquant la propriété. »

« Le lieutenant Berg a vainement protesté contre cette mesure, qu'il prétend être une atteinte à la dignité du gouvernement impérial allemand, à qui l'Appam appartient. On lui a simplement répondu que la Virginie était bien loin de l'Allemagne. »

LE RAVITAILLEMENT DE LA BELGIQUE

Amsterdam, 22 février. — Un télégramme officieux de Berlin en réponse au memorandum de sir Edward Grey, relatif à l'importation des matières premières en Belgique, dit que les propositions britanniques n'ont pas été rejetées par l'Allemagne, mais font l'objet d'une étude attentive, parce que certaines conditions semblent entachées de duplicité, comme celle exigeant que le prix des marchandises exportées de Belgique soit déposé en Grande-Bretagne. Il est faux que l'Allemagne ait dépouillé la Belgique de son charbon. L'Allemagne a toujours tiré de Belgique certaines sortes de charbon, elle exporte actuellement en Belgique plus de charbon qu'elle n'en reçoit.

UN NOUVEAU MINISTRE ANGLAIS

Londres, 23 février. — Chambre des Communes. — M. Asquith annonce que lord Robert Cecil accepte le poste de ministre qui sera chargé de surveiller le blocus.

Les idées qui passent...

Bureaucratie et gouvernement

Du Rappel :

Non seulement la bureaucratie de la paix subsiste avec ses errements et sa routine funestes, mais une bureaucratie de guerre a surgi, à côté d'elle, en face d'elle, émule et rivale, aggravant les procédures, prolongant les lenteurs, multipliant les conflits, paralysant l'action forcée et libérale.

La France n'est plus seulement livrée au gouvernement des chefs de bureau, mais de capitaines anonymes. Qu'il soit bien précisé que nous ne voulons pas discuter ici des personnalités, mais seulement des systèmes.

La victoire ne dépend pas seulement de l'héroïsme de nos armées, elle est aussi subordonnée à une direction gouvernementale unique, énergique, intensive de la guerre. Sans cette nous-nous pas figure de « cléricaux » en rappelant à l'éloquent rapporteur de la loi de séparation le mot fameux de Bossuet : « Gouvernez hardiment. »

La responsabilité de Cobourg

De M. Jean Herbert (Echo de Paris) : Ce qui fait le mystère de la Bulgarie, et ce qui fera sa tragédie peut-être, c'est qu'elle est le plus autocratique de tous les Etats belligérants, petits ou grands. Seul, le roi Ferdinand a voulu la guerre contre les Alliés. Il n'a été seul, jusqu'au dernier moment, à savoir qu'il la voulait. Seul, il porte la responsabilité formidable d'avoir lancé un peuple à ressources limitées dans une aventure engagée de telle sorte que les risques sont illimités. Chaque jour qui passe aggrave le dilemme qui l'enserre : ou bien attaquer, et faire décamer ses troupes qu'il ne renouvellera pas, ou bien attendre, et voir s'élever parmi ses soldats-payans des rumeurs comme celles de mai 1913, des rumeurs qui font commettre des folies.

De M. Hanotaux (Figaro) :

La Bulgarie s'est trop pressée. Forte des sympathies et des préférences moscovites, elle pouvait tout attendre, tout espérer. Elle a manqué, du même coup, à son devoir et à son intérêt. Déjà Ferdinand interrompait les délices de l'accueil austro-boche dont il se gorgeait, pour rentrer en hâte à Sofia. Il tremble pour ses éphémères succès. Par contre, la Roumanie sent sa mission grandir avec ses responsabilités. Une fois de plus, elle s'apprete à devenir le champion et l'arbitre des libertés balkaniques. Un succès russe en Bessarabie, et Ferdinand, le valeureux poltron, retrouve, sur la route de Sofia, ces légions roumaines devant lesquelles ses premières perfidies ont dû déjà s'incliner.

Les Boches de Paris

Avant démontré sous nos yeux le mécanisme boche de la « Victoria », compagnie d'assurances berlinoise dont le siège fut, autrefois, avenue de l'Opéra, à Paris, M. Georges Prade, qui continue dans le Journal une campagne que l'Œuvre avait entreprise bien avant la guerre, nous annonce de prochaines exécutions. Le cas de la « Victoria » est un « cas type » :

Mais il y eut dans la préparation allemande de la guerre, des entreprises d'une tout autre nature, autrement dangereuses, formes autrement élevées du grand espionnage économique, industriel et commercial. Nous allons les étudier tour à tour, en expliquant d'abord ce qui les a rendues possibles : l'organisation des banques commerciales allemandes, avec leurs filiales établies en France, qui protègent les intérêts, et l'organisation des ambassades qui protègent les individus. Double tutelle économique et légale, pourvue de doubles conseillers, les uns en fuite comme Wieland et Schauer, conseillers commerciaux de l'ambassade d'Allemagne à Paris (dont le second est aujourd'hui secrétaire de von Bissing à Bruxelles), les autres paisiblement à Paris, comme Horn, Autrichien naturalisé, avocat à la cour d'appel, aujourd'hui radié par le conseil de l'Ordre et qui fut, en 1913, alors qu'il était encore avocat français, le conseiller de l'Allemagne contre la France, dans la pénible affaire des troubles de Nancy.

Prévisions

Le célèbre romancier Wells rappelait récemment les étonnantes prévisions que l'ouvrage de l'économiste russe Jean de

La perte du « Memphis »

Marseille, 23 février. — Le capitaine en second du Memphis et les hommes de l'équipage de ce vapeur ont été reçus aujourd'hui à l'hôtel de la marine par M. Aubertin, administrateur de la marine.

Le commandant Carré est attendu prochainement à Marseille et c'est seulement quand ce commandant aura déposé son rapport de mer sur la perte du Memphis qu'on sera fixé d'une façon précise sur la cause de la disparition de ce paquebot.

Selon des renseignements recueillis auprès des membres de l'équipage, le Memphis, après avoir appareillé à Valona, se trouvait, le 16 février au matin à quelques heures de Durazzo, lorsque, sans que rien d'anormal lui signalé, une violente explosion se produisit par bâbord ; en quelques minutes, le navire fut envahi par l'eau ; au bout de quelque temps, on s'aperçut que le navire cessait de couler, les cloisons étanches de l'arrière ayant tenu bon ; ordre fut donné par le commandant de sauver le matériel du bord et tout ce qui pouvait alléger le navire, mais l'eau gagnait toujours ; le commandant Carré échoua alors son navire sur un bas-fond, le bâtiment étant considéré comme perdu.

L'état-major et l'équipage prirent passage à bord du chalutier Petrel, qui les conduisit à Brindisi.

On s'accorde à croire que le Memphis a heurté une mine flottante.

LE DEPART DU CARDINAL MERCIER

Rome, 23 février. — Le pape a reçu en audience de congé le cardinal Mercier qui a eu ensuite, de midi à une heure, une longue conférence avec le cardinal Gasparri. Le cardinal Mercier partira demain par la ligne de Florence.

AU GRAND-PALAIS

Des incidents

Bloch, la Guerre future, paru en 1898, avait donné. L'Opinion nous en fait lire quelques-unes qui sont frappantes. L'écrivain russe y fait preuve d'un singulier don divinatoire :

« La guerre future, quoi qu'on puisse dire, sera une lutte qui se livrera derrière des positions fortifiées et qui, par la même, sera très longue. Les armées seront forcées d'adopter une tactique qui prolongera la guerre sans la résoudre, la pénurie d'argent devant déterminer, en fin de compte, le manque de moyens de continuer les opérations chez tous les belligérants. L'inéluctable nécessité pour les belligérants — pour l'un d'eux, de conclure la paix, peut résulter, non du triomphe des armes mais de l'épuisement des forces. »

Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition.

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

« Selon toute vraisemblance, une des particularités de la guerre future sera la longue durée, et, comme les pertes seront énormes, l'intervention des Etats secondaires dans la collision, surtout au dernier moment, pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le plus important de tout, c'est que pour conduire une semblable guerre (contre la Russie) il faut du temps, — et que l'Allemagne n'a pas à sa disposition. »

LE MARIAGE

par procuration

Le 4 avril dernier, la loi sur le mariage par procuration fut promulguée. C'est une disposition bienfaisante ; elle a permis dans bien des cas, parfois in extremis, de donner à la compagnie demeurée au foyer les droits pécuniaires et moraux dont son ami entendait qu'elle pût jouir ; elle permet aussi de régulariser la situation des enfants. Malheureusement, en l'absence de publicité donnée à ses dispositions, cette loi reste lettre morte et est inapplicable le plus souvent.

Quand des hommes aux armées transmettent par la voie hiérarchique leur demande de procuration, on la leur retourne généralement avec la simple mention : « Pièce irrégulière », sans autre explication et sans autre forme de procès.

L'homme demande à son capitaine ce qu'il peut faire pour qu'elle cesse de l'être. Le capitaine lui répond qu'il n'en sait rien, et comment voulez-vous qu'il le sache ? Il lui faut assurer le commandement, l'administration, la discipline de sa compagnie et, par surcroît, s'occuper de l'ennemi. Ça lui suffit, surtout avec le développement énorme qu'a pris la papeterie au front. Si, en outre, on exigeait qu'il fût juriste, ce serait vraiment exagéré ! Alors, l'homme, ne sachant à quelle porte frapper pour avoir un renseignement, laisse l'affaire et le mariage en reste là. Si l'intéressé disparaît, la femme, et souvent les enfants perdent toute espèce de droits.

Il semble qu'il serait assez facile de remédier à cet état de choses. Il y a une circulaire du garde des sceaux, en date du 8 avril 1915, très claire et très

explicite, qui indique toutes les formalités à remplir : demande d'autorisation aux ministres de la guerre et de la justice ; établissement de la procuration sur papier libre par un fonctionnaire de l'Intendance ou, à défaut, par l'officier commandant un détachement isolé, ou par le gestionnaire dans un hôpital. En même temps qu'il se présente devant l'officier ou le fonctionnaire, l'homme saisit ses chefs de sa demande d'autorisation. Suivent, dans quatre pages de texte, toutes les dispositions nécessaires. Ne pourrait-on leur donner la plus large publicité ?

Il y a toujours, je crois, un bulletin des armées, et je suppose qu'il touche la plupart des soldats. Ne serait-il pas plus intéressant d'y insérer des documents comme celui-ci que de la simple littérature, même rehaussée de la signature flamboyante de quelque docte académicien ?

Mortimer Mégret

RÉPONSES

S. R. 602. — Votre situation sera régularisée par la nouvelle loi actuellement déposée.

Un sourd classé 15. — Dès que la loi proposée sera votée.

Sergent L. H. — 1° Oui ; 2° oui ; 3° non.

S. H. 16. — Cette question relève du ministre de l'intérieur qui a qualité pour prendre un arrêté d'expulsion à l'égard des in-soumis des nations alliées.

QUESTIONS DIVERSES

Tracol. — Voyez Livres jaunes depuis 1908, Bibliothèque nationale. Meilleure contestation.

Saint-Maur. — Mais c'est l'Etat. Voyez mairie ou percepteur.

X. K. 85. — Nous n'avons aucun parti pris. Cette question capitale, à tout autre moment, est maintenant inopportune et on n'aboutirait à rien. Adressez-vous inspecteur du travail.

L'AVIATION

SES PERFECTIONNEMENTS TECHNIQUES

La journée du 21 fut une belle journée pour l'aviation française ; elle a été particulièrement réconfortante en montrant qu'en dépit de lacunes incontestables notre personnel navigant peut tirer du matériel qui est mis à sa disposition d'excellents résultats. Ces résultats seraient très supérieurs s'il existait une liaison plus étroite entre les services de l'arrière et ceux de l'avant, si les premiers avaient une conscience exacte des besoins des derniers. A voir certains incidents, qui sont courants et qui, d'exceptionnels, sont devenus usuels, on se demande, vraiment, si ceux qui fabriquent les avions ont toujours une connaissance exacte des besoins de ceux qui les utilisent !

Il y a des faits dont on ferait des gorges chaudes, si des questions aussi graves pouvaient prêter à rire, témoin celui-ci. Dans les appareils X..., qui comportaient le siège du pilote à l'avant, on a transporté ce siège à l'arrière, pour mettre devant le poste du mitrailleur. Ce poste est constitué par un siège spécial mobile, imaginé par un officier de Chalais-Meudon, et qui donne toutes ses aises et toutes ses commodités au tireur. Si tireur il y avait, ce serait parfait. Seulement, de mitrailleur il n'y a point, car ces appareils sont des avions de bombardement dans lesquels on emporte, en place de mitrailleuses, des projectiles. Les projectiles sont mis au départ à la place du mitrailleur absent. Quand on s'envole, tout va bien, l'appareil est équilibré, le déséquilibre se produit, et le pilote a beaucoup de peine à manier son appareil, surtout quand il est poursuivi par quelque avion ennemi.

Résultat : les aviateurs ne veulent pas monter les appareils comportant ce dispositif, et dès que ceux-ci arrivent à l'escadron, tout frais sortis des ateliers, on les transforme complètement. Le siège du mitrailleur et le support de mitrailleuse sont enlevés, le siège du pilote et les commandes sont replacés à l'avant, et l'appareil est convenablement équilibré.

Est-ce que c'est aux ateliers de l'avant que ce travail devrait être imposé, et ne serait-il pas plus simple que la maison X... construise ses appareils exactement comme le personnel navigant a jugé, dans son expérience, qu'ils devaient être ?

Des errements de cette nature provoquent un gaspillage considérable de temps et d'argent. Ont-ils donc, l'un et l'autre, si peu de valeur ?

C'est encore cette ignorance des besoins de l'avant, cette insuffisance de liaison, qui produit des recherches, des tâtonnements, des incertitudes, dont nos ennemis profitent.

Ce fameux fokker dont on a tant parlé et qui, quoi qu'en puissent dire les profanes, est un adversaire très redoutable, n'est autre qu'un appareil français. C'est le morane, dont le type fut abandonné chez nous, pour des raisons que nous ne discuterons pas ici ; c'est l'appareil de Garros, que les Allemands se sont contentés de copier !... Son moteur est un gnome tout pur, construit par Oberüssel. Le gnome aussi, on n'en veut plus entendre parler !

N'est-ce pas d'une singulière et attristante ironie que l'appareil le plus vite, le plus maniable, le plus dangereux que

nos ennemis aient jamais eu, soit simplement — textuellement, pourrait-on dire — un appareil français ?

M.-M.

A L'ACADÉMIE D'AGRICULTURE

L'Académie d'Agriculture, autrefois la « Société d'Agriculture de France », a tenu hier sa première séance solennelle sous la présidence de M. Méline et en présence d'une assistance très nombreuse, où l'on remarquait la plupart des anciens ministres de l'agriculture et une foule de notabilités du monde savant.

L'ordre du jour comportait deux cérémonies distinctes. La première était l'inauguration d'un buste de Pasteur, installé à la place d'honneur dans la salle des séances. La seconde était la remise à M. Schloesing père, membre de l'Institut, du grand prix Barotie qui est destiné à récompenser le savant dont les travaux ont rendu les plus grands services à l'agriculture. Ce prix n'avait pas été attribué depuis vingt ans.

La séance a été ouverte par M. Méline qui a prononcé un discours dans lequel il a fait ressortir les efforts accomplis pour maintenir la récolte de 1915 et préparer celle de 1916.

M. de Vilmorin, président de l'Académie, après avoir remercié le ministre, a exposé les raisons qui ont fait décerner le grand prix d'agriculture à M. Schloesing père, âgé aujourd'hui de 92 ans, et dont les belles recherches ont porté sur la chimie, l'agronomie et la physiologie.

M. Sagnier, secrétaire perpétuel, a lu une notice bibliographique sur le grand agriculteur Jules Bénard et a rendu compte des travaux de l'Académie pendant l'année 1915 surtout en ce qui concerne sa coopération à la défense nationale.

Puis le buste de Pasteur a été inauguré et mis à la place d'honneur dans la salle des séances.

Dans une courte allocution, M. Gaston Bonnier a parlé de Pasteur et de M. Schloesing en rappelant ses souvenirs personnels. Il a terminé en donnant lecture d'une pièce de vers inédite de M. Charles Richet « La Gloire de Pasteur », poème qui a reçu en 1915 le grand prix de poésie de l'Académie française.

La séance s'est terminée par la distribution des récompenses.

AU PARLEMENT

Les marchés de la guerre

La commission des marchés s'est réunie, hier matin, sous la présidence de M. Sivan. Elle a procédé à un premier examen des amendements de MM. Mistral et Molle, relatifs à la révision des marchés de la guerre.

Saisie d'un incident concernant la communication à des personnes étrangères à l'administration de la guerre des pièces d'un des dossiers qui lui ont été soumis, la commission a chargé son président de demander au ministre de la guerre l'ouverture immédiate d'une enquête administrative pour rechercher les auteurs de cette communication.

Les mercantis sur le front

M. Boucrot, député de la Seine-Inférieure, a été chargé par la commission d'administration générale de présenter un rapport général sur les conclusions proposées par les sous-commissions qui ont enquêté sur la vente des denrées aux soldats dans la zone des armées.

Le placement des mutilés

M. Albert Métin, ministre du travail, a été entendu par la commission du travail sur la proposition de loi de MM. Viollette et Pressmane tendant à la création d'un office central de placement des mutilés de la guerre et à l'emploi obligatoire de ces derniers. Le ministre du travail a indiqué l'ensemble des mesures déjà prises d'accord avec les ministères intéressés pour centraliser au ministère du travail le placement

des mutilés. Il a exposé, d'autre part, que l'emploi obligatoire des mutilés comportait des modalités multiples et qu'il lui paraissait nécessaire d'envisager des formules d'adaptation en tenant compte de la nature des industries et des aptitudes professionnelles des mutilés. Après un échange de vues, la commission a décidé que le rapporteur et les auteurs de propositions se concerteraient avec le gouvernement sur les lignes générales du projet de loi.

Les avances pour achats de navires

La commission de la marine marchande a continué l'examen du projet de loi relatif aux avances à faire aux armateurs français en vue d'acquisitions de navires. Elle a entendu deux contre-projets présentés par MM. Hesse et Théo Brélin.

La gratuité des paquets aux soldats

La commission des postes et télégraphes a adopté le rapport de M. Camille Picard sur les propositions de loi tendant à étendre la gratuité des paquets postaux aux mobilisés.

Elle a entendu ensuite M. Louis Deshayes sur les questions de télégraphie militaire et de franchise postale aux armées.

Le JUBOL
éponge l'Intestin.
Constipation, Entérites, Vertiges, Hémorroïdes, Glaires, Migraines, Sommeil agité, Gaz, Haleine mauvaise, Clous.
ÉVITEZ le Purgatif, ce "Danger Social" et **Jubolisez votre Intestin!**
certain d'agir naturellement, car le JUBOL ne contient qu'une substance inerte, l'agar-agar, qui foisonne et redonne à la paroi endormie de l'intestin, ainsi que les sucs des glandes digestives et les extraits biliaires qui sont toujours en déficit chez le constipé.
COMPOSÉ : Académie des Sciences (28 Juin 1909) Académie de Médecine (21 Décembre 1909)



La crue de la Seine

Les cotes enregistrées, hier matin, ont établi que le niveau des eaux s'était élevé de 25 centimètres environ, dans la traversée de Paris. Cette hausse porte sur vingt-quatre heures. Les riverains, en aval, commencent à concevoir des inquiétudes sérieuses et, hier, les habitants de l'île de la Grande-Jatte ont déménagé. A Asnières, à Clichy, à Courbevoie et à Levallois, des infiltrations importantes inondent les caves, tandis que dans les parties de ces localités qui sont en contre-bas, les égouts menacent de déborder.

Tous les quais, dans la traversée de Paris, sont maintenant complètement et uniformément submergés, et les marchandises qui n'avaient pu être enlevées à temps sont parties au fil de l'eau. Le débarquement des péniches a pu cependant ne pas être encore suspendu, mais il s'opère avec les plus grandes difficultés.

Nous publions, comparativement à celles données la veille, les cotes d'hier, qui indiquent que tous les affluents de la Seine ont subi une hausse générale, sauf en ce qui concerne la Charente, affluent de l'Yonne, qui cote 2,20, accusant une baisse de cinq centimètres.

Haute Seine. — Pont de Seine à Montreuil, 3,10 (hausse 0,12) ; Ecluse de Varennes, 4,40 (hausse 1,42) ; Pont de Melun, 3,79 (hausse 0,17) ; Pont de Corbeil, 2,96 (hausse 0,18) ; Ecluse de Port à l'Anglais, 6,70 (hausse 0,25).

Marne. — Ecluse de Cumières, 4,65 (hausse 0,09) ; Ecluse de Chalifert, 3,06 (hausse 0,10) ; Ecluse de Charenton, 4,95 (hausse 0,25).

Basse Seine. — Ecluse du canal Saint-Martin (Austerlitz), 4,39 (hausse 0,25) ; Pont de la Tourelle, 4,24 (hausse 0,25) ; Pont Royal, 5,33 (hausse 0,23) ; Ecluse de Suresnes, 8,15 (hausse 0,23) ; Barrage de Bezons, 4,99 (hausse 0,21) ; Pont de Mantes, 5,75 (hausse 0,30) ; Ecluse de Méricourt, 7,22 (hausse 0,25).

Encore une Boche débusquée

Hier comparaisait devant le deuxième conseil de guerre un Allemand pur sang, qui, depuis la mobilisation, avait réussi à se cacher à Paris sous un faux nom, grâce à la complicité de son amant, caporal-fourrier au 64^e régiment d'infanterie territoriale.

Mme Joséphine Schwarz, âgée de 33 ans, née en Allemagne, femme de chambre, avait depuis onze ans, comme amant, bien qu'il fût marié, un nommé Louis Nigret, aujourd'hui mobilisé comme caporal-fourrier.

L'Allemand était, à la déclaration de la guerre, bonne dans un hôtel de la rue Montigny ; elle ne fit aucune déclaration, mais comme il lui était impossible d'obtenir un permis de séjour, Nigret lui loua une chambre rue Béranget où elle vint se cacher sous le nom de Char.

En 1915, elle réussissait, grâce à la dissimulation de son identité, à se placer à Bois-Colombes chez une dame Albertin, où elle ne tarda pas à être débusquée et arrêtée.

Elle comparaisait donc, ainsi que son complice le caporal-fourrier Nigret, devant les juges militaires qui, après plaidoiries de M^e Comby pour le caporal et de M^e Viteau pour l'Allemande, ont condamné Nigret à un an de prison et mille francs d'amende, et la femme Schwarz à deux mois de prison. Ca nous fait toujours une Boche de moins à Paris... Mais il en reste encore !

1^{re} Marque Française
CRÈME SIMON
Unique pour la toilette

BROYÉ PAR UN TRAIN

M. l'abbé Louis Tessier, aumônier militaire à la 7^e division d'infanterie du 4^e corps d'armée, qui revenait du front, descendait de l'express de Paris, en gare de Sillé-le-Guillaume (Sarthe). Il sauta du train avant l'arrêt complet, tomba et eut les deux jambes broyées. Transporté au presbytère de Sillé-le-Guillaume, il expira deux heures après l'accident.

L'abbé Tessier avait été cité deux fois à l'ordre du jour et fait chevalier de la Légion d'honneur.

Plaisirs de guerre

Hier, un ami m'a conduit au music-hall. Formule excellente : lorsque vous racontez que vous êtes allé au music-hall, avez toujours soin d'ajouter que c'est un ami qui vous y a conduit. Pourquoi ? Mais simplement parce que le music-hall, comme les champs de courses et les triports, est un de ces endroits dont il ne faut jamais dire qu'on les fréquente spontanément.

Donc, je suis entré, hier, au music-hall. On y jouait une revue, aussi spirituelle que toutes les revues. La dame qui représentait la Victoire des Alliés avait les jambes les plus délicieuses du monde. Quant à l'Armée Française, une bien jolie fille, ma foi, qui proclame, sur l'air de la *Petite Tonkinoise*, l'impugnabilité fermée de son front, elle m'a paru bien modeste, car les autres parties de sa personne m'ont paru également fermes.

J'ai passé une soirée charmante. Sans doute, par moments, ma pensée, par delà la scène, s'envolait vers les tranchées et s'y imprégnait de mélancolie. Mais le moyen de demeurer sombre devant une Victoire aussi harmonieuse et des Armées aussi grassouillettes ? Bref, j'ai fait comme mes voisins : je me suis vraiment amusé.

Pourtant, vers la fin du spectacle, une crainte m'obsédait. Avais-je, en prenant plaisir à ces futilités, fait œuvre de bon Français ? J'allais me condamner sévèrement, lorsqu'une petite femme — que j'ai autrefois connue dans des circonstances qui ne laissaient pas pressentir sa vocation patriotique — est entrée en scène, costumée en « Rouget de Lisle ». D'une voix un peu frêle, mais si convaincue, elle a chanté la *Marseillaise*. Et toute la salle, debout, l'a frénétiquement applaudie. Alors, Rouget de Lisle, qui n'est pas fier pour un sou, a dit : « Maintenant, je vais vous chanter le *God save the King*. Nous nous sommes encore levés. Puis, ç'a été l'hymne russe, puis l'hymne italien, puis l'hymne serbe. Re-debout, re-debout, re-debout !

A la sortie, tous les spectateurs avaient l'orgueil d'avoir, par ces manifestations patriotiques, purifié leur soirée et quelque peu participé à la défense nationale. C'est pourquoi, balliquement, nous avons pris d'assaut les tranchées du métro.

D'AMBLY

Montrez l' « Œuvre » à votre voisin

NOS BROCHURES d'avant-guerre

On nous demande souvent s'il nous reste des brochures de l'Œuvre hebdomadaire, devenues aujourd'hui très rares et très recherchées. Il ne nous en reste qu'un très petit nombre de collections complètes, qui sont vendues cinquante francs.

Mais nous pouvons encore mettre à la disposition de nos lecteurs quelques-unes des brochures dans lesquelles, depuis six ans, c'est-à-dire depuis sa fondation, l'Œuvre hebdomadaire annonçait l'invasion allemande et démontrait inlassablement l'imminence de la guerre. Nous ne citons que pour mémoire celles de 1910, 1911 et 1912, qui ne figurent plus que dans nos collections complètes :

- 21 sept. 1911. — Les Allemands chez nous.
- 26 oct. 1911. — Comment les Allemands ruinent le commerce français.
- 12 oct. 1911. — La lâcheté suprême : céderons-nous le Congo ?
- 24 déc. 1911. — L'Allemagne au Palais Bourbon.
- 41 juillet 1912. — On aura beau nous poursuivre, nous ne condamnons, nous ne cesserons pas de dénoncer l'invasion allemande.
- 15 août 1912. — Sous la botte prussienne.
- 22 août 1912. — En France les Prussiens s'engraissent, pendant que les Bretons meurent de faim.
- 29 août 1912. — Guillaume tient sa poudre sèche.
- 5 sept. 1912. — Sais-tu, petit soldat, d'où vient la couleur de ton pantalon rouge ? D'Allemagne ! Et le bleu de ta capote est bien du bleu de Prusse !
- 17 oct. 1912. — « Made in Germany » — Comment les Allemands pourraient empoisonner Paris.
- 24 oct. 1912. — Comment les Prussiens préparent l'invasion dans l'Est.
- 7 nov. 1912. — Si a guerre éclate, sommes-nous prêts ?
- 19 déc. 1912. — Presque tous les jouets sont allemands.

Mais trente-cinq brochures de 1913 et 1914, dont voici les titres, forment une collection complète que nous pouvons envoyer à nos lecteurs qui nous en feront la demande, accompagnée d'un mandat de six francs :

- 6 février 1913. — Ce qu'on fait en France tandis que l'Europe mobilise.
- 13 février 1913. — La guerre sans fusils : la drogue allemande.
- 20 février 1913. — Les Allemands chez nous.
- 27 février 1913. — Des enfants, des soldats. — La question de vie ou de mort.
- 6 mars 1913. — Si la guerre éclate, sommes-nous prêts ?
- 13 mars 1913. — La défense nationale et la dépense nationale.
- 27 mars 1913. — Les Allemands chez nous. La guerre en octobre ?

LES SPECTACLES

Le théâtre Cluny annonce, pour samedi prochain, la première représentation de *Maitre Néphtalim*, pièce en un acte, de nos confrères G. de la Fouchardière et L. Fortolis.

Cet après-midi :

OPERA. — Le Chant de la Cloche, L'Ouragan, etc. THEATRE-FRANÇAIS. — Les Honnêtes Femmes, la Nuit d'octobre, Britannicus. OPERA-COMIQUE. — La Vie de Bohème, la Charmante Rosalie. ODEON. — Une partie de chasse sous Henri IV, la Gageure improvisée. THEATRE SARAH-BERNHARDT. — Le Chemineau, TRIANON-LYRIQUE. — Le Barbier de Séville, Vaudeville, Porte-Saint-Martin, Variétés, ROJANE, PALAIS-ROYAL, RENAISSANCE, Gaité, Ambigu, Châtelet, Cluny, Déjazet, mêmes spectacles que le soir.

Ce soir :

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. — Il était une bergère, le Figurant. OPERA-COMIQUE. — Relache. ODEON. — 8 h. 30. — Colombine. VAUDEVILLE. — 8 h. 30. — Cabiria. TH. SARAH-BERNHARDT. — Relache. GAITÉ. — 8 h. 30. — Coralie et Cie. GYMNASE. — 8 h. 45. — Les Deux Vestales. PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Poilu, etc. VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — Depuis six mois, l'improvisation de la Bonne Intention. PORTES-SAINTE-MARTIN. — 7 h. 45. — Anna Karénine. RENAISSANCE. — 8 h. 15. — La Puce à l'oreille. TH. REJANE. — Relache. CHATELET. — 7 h. 55. — Les exploits d'une petite Française. BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 15. — Kit. NOUVEL-AMBIGU. — Relache. CLUNY. — 8 h. 15. — Les forfaits de Pipermans, les Joissies de l'Amour. TRIANON-LYRIQUE. — Relache. FOLIES-BERGERE. — 8 h. 30. — Jusqu'au bout. OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire. CONCERT MAYOL. — 8 h. 30. — Polin, 30 artistes. MONCEY. — 8 h. 30. — Si j'étais Roi. ALHAMBRA. — 8 h. 30. — Attractions. CAPUCINES. — 8 h. 15. — En franchisio, Oh ! pardon. DEJAZET. — 8 h. 30. — Les Fiancés de Rosalie. GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. — L'Homme qui fut aimé, l'Expérience du docteur Lorde. SCALA. — 8 h. 30. — Hardi, les bleus ! CIRQUE. — 8 h. 30. — L'Enfer des Revues. ELDOURADO. — 8 h. 15. — La Cravatte. BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. — La Dame du Commissariat Européen. — 8 h. 30. — Pan ! sur les K...boches. GAITÉ-ROCHEBOURNE, EMPIRE, CASINO DE PARIS et NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30. Attractions. OMNIA-PATHE. — Spectacle varié de 2 à 11 h. ARTISTIC-CINEMA PATHE. — 8 h. 30. — Matinées jeudi, dimanche, 2 h. 30.

BLESSE REFORME, sachant anglais, allemand, russe, diplômes français, demande place. Ecrire : 6, rue Brèche-aux-Loups, Paris, à M. Martor.

ON DEMANDE pour travailler aux mines de barry de Barjac (Lozère) des familles de réfugiés. — Et pour l'Indre, un domestique célibataire (mariage), pour soigner vache, cheval et jardin. — S'adresser à M. de Beauregard, à Ruffec-le-Château (Indre).

OUVRIER ELECTRICIEN ferait réparations en tous genres. — Ecrire Gaston, 18, Eg Saint-Denis, TOURS.

Le gérant : ANTOINE KLEWITZKI.

Imprimerie WELHOFF et ROCHE, 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.